

TAIWAN FELLOWSHIP
Sept-Nov 2019

RESEARCH REPORT

Research plan and timeline

The title of my research topic was “Contemporary Sino-Malaysian Literature in Taiwan: its Significance in the History of Southeast Asian Sinophone literature”. The aim was to shed a new light on my research on the history of sinophone literature from Southeast Asian countries. I thus planned to focus on Sino-Malaysian writers who had emigrated to Taiwan from the 1960 onwards and had opened a new period in this history. The initial question of this research was formulated as follow: how Sino Malaysian writers, in the Taiwanese context, have given birth to a new literary imagination of their birthplace (Malaysia)? I had first planned to focus on novelist such as Li Yung-p’ing 李永平 and Chang Kuei-hsing 張貴興, and the poet Chen Tah-wei 陳大為.

During the first month (September), I have divided my readings between the fictional works (i.e. “first-hand material”) of aforementioned authors, such as Li Yung-ping’s *The snow falls in clouds* (雨雪霏霏) and *The End of the River* (大河盡頭) and critical works that included literary critic and literary history in order to situate contemporary Sino-Malaysian writers in their actual context ; (for example : *Writing Taiwan: a new Literary History*, ed. David Wang, *The Columbia Sourcebook of Literary Taiwan*, ed Sung-sheng Yvonne Chang, Chen Fangming’s *Postcolonial Taiwan ; essays on Taiwanese literary history and beyond* (後殖民台灣 : 文學史論及其周邊) and general history of the Southeast asian region (The Cambridge History of Southeast Asia, ed. N. Tartling).

On the second month, I started to prepare a paper for a conference held by my host department (Foreign Language and Literature) at National Taiwan University, “Literature, Culture, and History” organized by Pr. Ming-Tsang Yang. The title of my talk was "Theory and practice around the task of the translator - some reflections about translating 'minor literature'", where I related my research on Sino-Malaysian writers to theoretical and practical problematics about translation; I focused on another Sino-Writer, Ng Kim Chew 黃錦樹, whose texts offer interesting cases for translation problems, I especially studied his novel *The Rain* (雨) for which I have completed a translation [see below in the section “output”]. The conference was held on October 17 at NTU. During the same month I had the opportunity to meet with Pr. Min-xu Zhan, 詹閔旭, specialized in Sino-Malaysian literature.

The third and last month was dedicated to the writing of an article that I submitted for a collective book project entitled *Sinophone Studies: Interdisciplinary Engagements*, edited by Pr Shih Shu-mei. My proposition, entitled “Sinophone “literary communism”: on the Community to Come after Southeast Asia’s Revolutions”, is an endeavor to tie my previous researches on Sinophone culture in Cambodia to some of the finding of my present research about Sino-Malaysian writers exiled to Taiwan: I especially focused on the historical parallel between the period of Emergency in Malaysia and the communist revolution in Cambodia, and examined the literary treatment of these historical phenomena in both Sinophone literature. I handed back the final draft on December 1st.

Research output: excerpts¹

1. French Translations of *The Rain* (雨) by Ng Kim Chew,

*This translation of the poem 雨天 was one of the examples studied during the conference and read aloud in both languages.

Jours de pluie

Après la longue sécheresse, voici les jours de pluie, continus
Comme si les clartés n'allaient plus revenir
Dans l'arrière-cour les vêtements mouillés pendent,
pesants. Les grenouilles pondent dans les ourlets des pantalons
Elles bondissent effrayées éclaboussant le mur
Le sol en ciment trempé, glissant,
reflète ton mal du pays
comme un poisson
dans un marais à sec
Les pages des livres sont gorgées d'eau, gondolent
Des pousses d'herbes ont germé dans les mots, entre les rangs de caractères
Dans la bibliothèque, du fond des cernes sortent
de chatouilleuses
têtes de champignons.

Comme cette année où, avaient poussé sur l'arbre,
contre lequel le père souvent appuyait son échelle
de nombreux champignons en forme d'oreille
petits et grands, ici et là,
pour écouter le bruit de la pluie
le bruit du vent
Bien des années après sa mort, pendant la mousson
il restait cette sandale en plastique abandonnée dans la boue
qui se souvenait encore des cales obstinées de sa plante de pied

Alors, dans la forêt d'hévéas,
de grands éclairs poursuivaient de petits éclairs parmi les nuages,
la mère a dit tout doucement :
« Le feu a ri, à cette heure-là,
quelqu'un va-t-il encore venir ? »

¹ The two following excerpts are taken from texts that are under scrutiny for publication. Please do not publish any part of them.

*Translation of the chapter 老虎老虎, p. 71-81.

Au tigre ! au tigre ! Premier tableau de Pluie

Un petit garçon, Sin. Il a cinq ans, et déjà il a vu la haute mer.

Il y a quelques jours, les grandes pluies ont commencé à tomber pendant la nuit. On eût dit qu'une cascade se déversait sur le toit. La maisonnée dort paisiblement sous le fracas des eaux, on n'entend plus les habituels stridulations des insectes, coassements de grenouilles, ronflements des adultes et paroles des dormeurs. Le bruit de la pluie a empli tout l'espace entre ciel et terre. Toute la nuit il a plu. C'était comme s'il n'y avait plus eu ni limite, ni frontière, ni début, ni fin.

Réveillés par une envie pressante, le garçon et son père s'aperçoivent qu'il doit faire jour déjà, mais la pluie a aussi couvert le chant du coq, tel une plainte au fond d'une crevasse. Ils ouvrent la porte, des gouttes emportées par la bourrasque les éclaboussent. Les chiens dorment contre le mur. Les rigoles d'eau qui chutent sous l'auvent forment un rideau d'une éblouissante blancheur, de loin en loin la forêt est un vaste territoire aquatique, du ciel la pluie s'abat par vagues, si dense qu'elle comble les espaces entre les arbres.

Les voici son père et lui, debout sur le passage couvert large de cinq pieds, le zizi à l'air, en train d'envoyer des jets d'urine dans la pluie qui tombe sous l'auvent. Les gouttes d'eau leur mouillent les tibias, et même le visage. Dès qu'ils ont fini, en un clin d'œil ils referment la porte, s'essuient les pieds et retournent dormir dans leur lit. Le père entrouvre la courtine fleurie de la chambre où dort la mère et se faufile à l'intérieur. Sin s'est plaint plusieurs fois auprès d'eux : pourquoi est-ce qu'on dort dans des chambres séparées ? Lui aussi aurait voulu dormir avec maman. Mais elle avait répondu qu'ils auraient été trop serrés dans le lit, il risquait aussi d'écraser la petite sœur. Et puis, après tout, il ne tétait plus.

Avant la naissance de sa petite sœur pourtant, ils dormaient tous ensemble. Sa mère était peureuse, en pleine nuit elle demandait quelques fois au père de sortir jeter un coup d'œil. Parfois le garçon s'éveillait et ne le trouvait plus à côté de lui, alors il criait et au bout d'un moment celui-ci revenait en courant, tout essoufflé. Il savait que la mère avait peur du tigre, selon elle c'était parce qu'elle était née sous le signe du cochon, voilà pourquoi elle en avait si peur. Le garçon disait : « moi je suis du signe de la chèvre, je n'ai même pas peur. » Il avait même été jusqu'à supplier son père de lui en donner un pour qu'il l'élève. Dans les environs, on disait que des tigres pouvaient encore se montrer, qu'ils chassaient les sangliers et les singes. Mais on n'en avait jamais vu. Et puis les trois chiens de la maison étaient féroces, aucun tigre n'aurait osé approcher. À défaut d'adopter un tigre, un chat à rayures avait fait l'affaire.

En temps normal, la mère partait faire la saignée des hévéas, il y avait toujours un moment où elle laissait le garçon s'occuper de sa sœur, à l'aube elle l'appelait pour qu'il vienne dormir à côté d'elle afin d'éviter qu'elle roule au bas du lit en se retournant. Quand quelqu'un dormait à côté d'elle, elle ne se réveillait pas jusqu'au lever du jour.

À heures régulières, la mère revenait en hâte pour donner la tétée, changer la couche ; parfois la petite sœur pleurait et criait sans s'arrêter, rien à faire, alors le garçon appelait à grands cris en direction de la forêt. La mère revenait à la vitesse de l'éclair.

Les jours de grandes pluies, il est inutile de se dépêcher d'aller saigner les hévéas, tout le monde se lève tard, et une fois debout, on écrase encore force bâillements. La mère installe la petite sœur dans un sarong qui fait berceau, suspendu au ressort accroché à la poutre.

Elle prépare à la va-vite des nouilles sautées pour le déjeuner. Dehors, la pluie, encore et toujours la pluie. La mère pousse un soupir, elle crie au père de prendre un parapluie et d'aller nourrir les poules et les canards. Ensuite, c'est Sin qui a la charge du berceau, elle

passé le balai dans la maison. Après un bon moment, le père revient, il essuie son corps trempé par la pluie et retourne faire la sieste.

Toute la journée, le ciel est sombre, comme si le jour ne s'était pas levé, très vite Sin s'est mis à somnoler lui aussi.

Comme souvent, il a fait ce rêve. Il rêve qu'il se réveille dans le bruit de la pluie et que la maison est vide. Il cherche dans chaque pièce, dans chaque recoin, sans trouver l'ombre des siens. Il cherche même sous le lit, derrière la porte, dans des piles de choses, sur les poutres – il longe le chemin où lui et ses cousins, une année qu'ils leur avaient rendu visite, avaient joué à cache-cache. Les chaussures des parents ont disparu, à l'évidence ils sont partis. Et la petite sœur ? Aucune trace d'elle non plus. Où sont-ils donc tous passés ? Pourquoi m'ont-ils abandonné ? Au dehors, il pleut à verse, mais Sin voit comme des poils couleur d'or, des rayures d'un noir d'encre qui passent en se frottant contre la porte. Un tigre ! Son cœur bondit violemment, *poum poum*. Puis une puanteur familière et détestée vient à ses narines, c'est l'odeur de son grand-père. Celui qui a choisi son prénom, « Sin ».

Puis il s'éveille de son rêve en pleurant. Il découvre sa mère assise à côté de lui, qui le regarde en riant : « tu as rêvé ! » Des gouttelettes qui passent entre les cloisons éclaboussent ses joues, un léger froid le saisit chaque fois qu'elles le touchent. Sin s'aperçoit qu'il a dormi sur le lit en bois avec le grand chat jaune, qui ronfle sans se gêner. Peut-être est-ce lui qui, le derrière près de son nez, a lâché un pet nauséabond.

La petite sœur tête à grand bruit le sein renflé et blanc, veiné de lignes bleues qui dessinent comme une toile d'araignée. La mère a toujours été blanche et ronde, et s'est encore arrondie depuis la naissance de la petite sœur.

« Tu n'en veux toujours pas ? J'ai trop de lait, la petite ne mange pas tout », lui demande la mère, tout en désignant son autre sein caché sous son vêtement. Sin secoue la tête catégoriquement. Il l'a déjà entendue proposer, à voix basse, la même chose au père (elle devait penser qu'il ne les voyait pas, ni ne les entendait) : « ils vont gonfler et me faire mal, ton fils n'en veut pas. Aide-moi donc, prends-en. » Sur un ton suppliant, elle lui avait présenté ses seins enflés. Le garçon avait entrevu le père qui enfouissait la tête dans la poitrine de sa femme et, *glou glou*, aspirait à grandes gorgées le lait. Sur le visage de la mère, il y avait une expression indéfinissable, qui pouvait être de la joie ou de la souffrance, d'une main elle caressait tendrement ses denses cheveux noirs.

Mais Sin se souvient aussi qu'il avait vu la tête chenue du grand père enfouie dans cette poitrine, en train de téter avidement.

À l'époque, il était encore tout petit, c'était l'âge où l'on rampe tout juste. L'impression lui était restée qu'il avait une furieuse envie d'écartier cette tête hirsute, mais elle ne bougeait pas, comme si elle avait toujours été là.

Par la suite, il n'avait plus osé téter ce lait souillé, au premier coup d'œil il savait qu'il aurait mauvais goût.

De cette tête échevelée émanait toujours une odeur forte et familière, comme l'était celle d'un pet de chat.

Or ce matin-là, l'odeur a flotté longtemps. « Grand-pa est revenu ? » demande le garçon.

Le visage de la mère change de couleur : « qu'est-ce que tu racontes ? » réplique-t-elle dans le dialecte du sud.

Le garçon sait aussi que, pour mettre de la distance avec le grand-père, son père n'avait pas hésité à embarquer toute la famille et les emmener par-delà les mers, pour arriver dans cette péninsule barbare. Or, chose étrange, il se souvient qu'après l'avoir mis au monde, sa mère avait vraiment beaucoup de lait, il ne pouvait pas tout manger, ainsi elle tirait souvent son lait dans un large bol. Un grand coq était peint dessus, après plusieurs tirages, il était rempli aux huit dixièmes. Le vieux aux cheveux blancs, les jambes croisées, buvait à grand

bruits un bol, puis un autre, quand il avait fini il se tournait et s'essuyait la bouche avec sa manche, tout en continuant de faire entendre des bruits de déglutition, l'air satisfait. Il avait fini, il se tapotait le ventre et regardait le décolleté de sa mère avec une expression biscornue, indescriptible, tout en lâchant un long rot. Ensuite, il agitait les bras ou étirait ses deux mains, faisait des rotations du haut du corps, et toutes ses articulations craquaient. Son corps desséché pareil à un arbre mort paraissait revitalisé par cette médecine. Ensuite, il respirait profondément, ins-pirait, ex-pirait, pratiquait longtemps des exercices du souffle.

C'était sur l'aire de séchage d'une sombre maison à côté d'une haute montagne,

Il devait être parfois si impatient qu'il se jetait dessus, c'était quand le père était sorti.

« Ce serait trop dommage d'en perdre ! » Ce fut peut-être la première phrase que le garçon comprit.

Plus tard, quand il vit le suc laiteux couler de l'entaille faite aux hévéas et qui, par jour de pluie, se mélangeait aux traînées d'eau et suivait le réseau de lignes de l'écorce (et non pas la saignée pratiquée dans le tronc), quand tous les arbres de la forêt faisaient cette toile d'araignée blanchâtre, et que ses parents ne pouvaient s'empêcher de se plaindre « quel gâchis ! », alors le garçon repensait à cette expression avide, affamée. Par ces temps-là, tout ce que récoltaient les réceptacles à latex c'était seulement une eau laiteuse trop diluée, il n'y avait plus qu'à la renverser sur le sol.

« On en est où ? », à l'autre extrémité du lit le père s'est réveillé. La mère secoue la tête. Elle dit que la pluie ne va pas s'arrêter d'ici deux à trois jours, ils ne récolteront pas de latex, ce mois-ci ils vont très peu gagner. L'inquiétude se peint sur son visage.

« Si la pluie continue à tomber... », le père se lève, prend le bébé dans ses bras, Sin remarque que ses deux yeux sont fixés sur les seins encore gonflés de la mère, jusqu'à ce qu'elle les couvre, il tourne alors son regard vers la fenêtre, la tempête fait rage sous l'auvent et dans la forêt « ... nous finirons peut-être par nous transformer tous en poissons. » Mais il a une expression riieuse, comme s'il gardait toujours au fond de lui une espèce de joie. Il en va toujours ainsi, il donne l'impression que rien n'est insurmontable. Or parfois sur son sourire une légère ombre expire, comme le vol d'un moucheron qui passe.

Tous, ils savent ce qui se passera si la pluie continue à tomber.

Au loin on entend par intermittence des coups de tonnerre, le ciel se déchire quelques secondes, puis se referme sur lui-même. Et c'est la nuit, on allume une lampe à huile dans la maison. Au dehors, on ne voit plus rien, sinon, confusément, les coulées de pluie blanche. Quand le ciel se fend, on entrevoit un instant les arbres trempés, leur écorce détrempeée prend une teinte plus sombre. Parfois le vent hurle, les branches mortes se cassent et l'étendue de troncs qui s'entrechoquent ressemble à un champ de bataille. Parfois un éclair frappe un arbre, le fend et son sommet s'abat alors dans un grand fracas, *badaboum* !

Désœuvrés, Sin et son père jouent aux échecs. Le père abat avec force les pions taillés dans la coque de noix de coco sur l'échiquier en vieux bois, ramené de la forêt vierge, un son pesant résonne. Les premiers caractères chinois que Sin a appris à lire, ce sont ceux du jeu : rivière de Chu, frontière de Han, et sur chaque face des pièces : soldat et pion, maréchal et général, char, cavalier, canon. Plus tard, il lui raconte *Le voyage en occident*, la pluie tombe, la moitié du chemin pour récupérer les soutras au Paradis de l'Ouest est parcourue : « trente-septième épreuve : la chute dans le fleuve céleste, trente-huitième épreuve : incarnation dans la nasse de poissons. » À côté, la mère reprise des vêtements ou bien fait un patchwork de bouts de tissus déchirés, ou encore ébouillante les fourmis qui, fuyant la pluie, font leur nid dans un coin de mur, toutes sortes de fourmis : des noirs, des rouges, grosses comme des grains de riz cru, comme des grains de riz cuit, comme des graines de sésame.

Toutes les espèces de fourmis essayent de rentrer dans la maison, on dirait que c'est le seul endroit sec de la création ; des mille-pattes, des scorpions, des serpents, des lézards, des pangolins, des hérissons, des civettes et même des chats-léopards... tous, les uns après les

autres, accourent pour trouver un abri, certains se faufilent dans le poulailler où les poules et les canards ne cessent de pousser des cris épouvantés. Le père dit que les bois, là-bas, doivent être inondés. Et si les chats-léopards s'en prenaient aux poules ? Il faut attacher l'un des chiens, Petit Noir, dans le poulailler, il rassurera la volaille.

Mais si les sangliers viennent à leur tour, là, les ennuis commenceront, car ils pourraient vraiment attirer le tigre.

Jour après jour, la pluie ne semble pas vouloir s'arrêter. La terre est gorgée d'eau, sous le poids des feuilles surchargées de pluie, des arbres cèdent, ils oscillent et s'effondrent dans un bruit assourdissant. Par moments, la pluie s'arrête un court instant.

En temps normal, à intervalles réguliers, le père enfourchait sa bicyclette pour aller au village à quelques miles de là, il y achetait de la viande et du riz, de la sauce de soja ou du sel. La plupart du temps, c'était de la tête de cochon, avec laquelle on faisait le *loh bak*, de la viande de porc émincée aux cinq épices qu'on pouvait manger pendant plusieurs jours ; avec plusieurs bouts du gras de porc en forme de crête de coq, on fait frire dans une grande marmite un morceau ferme et tendre avec de la pâte de fèves et de soja fermenté, jusqu'à ce qu'il soit sec, en l'accompagnant avec du riz on peut en manger pendant plusieurs jours.

Chaque fois que le père partait, Sin suivait de tout son cœur la silhouette qui s'éloignait, il le voyait glisser le long de la pente, continuait à le regarder quand il tournait au niveau du bois jusqu'à ce qu'il devienne de plus en plus petit et finisse par disparaître parmi les arbres.

Puis c'était l'attente.

Quand il ne pleuvait pas, Sin emmenait souvent les chiens jusqu'au bout de la pente pour attendre. Là, il jouait dans une rigole où coulait une eau peu profonde, parfois il y avait des crabes, des petits poissons. Derrière les feuillages, il cherchait des araignées sauteuses pour les mettre dans un sac plastique avec les feuilles.

Mais dès qu'il se mettait à pleuvoir, il n'avait nulle part où aller, il ne lui restait plus qu'à regarder la pluie à la porte ou par la fenêtre, attendre avec ennui que le père, drapé dans un caoutchouc, revienne à travers la pluie. Si le ciel était sombre, gros de nuages noirs, la mère le rappelait et, dans la maison, il marmonnait une prière en silence : « Divinité du Ciel ne faites pas tomber la pluie », mais il espérait que le père revienne avant la tempête. Car malgré tout, la pluie, on ne pouvait l'éviter.

Mais à présent le père est revenu, la pluie a cessé un moment.

Sin est content, cette fois on dirait que le Ciel a exaucé sa prière.

Le père en a profité pour ramener du riz, de la viande et un grand sachet de biscuits. Il raconte qu'en ville, plusieurs endroits où le terrain est bas sont inondés. Et le kampong malais là-bas est aussi sous les eaux. On dit partout que jamais on n'a vu une pluie comme ça. Les rues ne sont plus que boue, les ponts ont été emportés là où il y en avait, c'est très dangereux. Tout en parlant, il se change, le haut et le bas de ses vêtements sont tout constellés d'éclaboussures de boue.

La pluie s'abat à nouveau avec fracas sur le toit. Une pluie torrentielle soudain se déverse.

Le père défait lentement, avec précaution, la toile qui enveloppe une pirogue longue comme une maison, amarrée sur le côté de leur demeure, un scolopendre qui se cachait à l'intérieur sort toutes pattes dehors – le père le frappe à l'aide d'une perche en bambou et le jette sous la pluie. Quelques œufs de gecko, ronds et blancs, tombent à terre, certains se brisent, les autres reviennent à Sin pour qu'il s'amuse avec. Intrigué, il ramasse une coquille cassée, un petit corps de lézard à la chair rouge est déjà formé, avec de grands yeux pareils à de petites roues, il tremble encore dans le reste d'albumen. Ensuite plusieurs nids de guêpes sont projetés en l'air, deux ou trois se brisent en morceaux. Ils voient alors se répandre des

insectes verts, des araignées et quelques larves de guêpes, aux ailes déjà formées, prises dans leur sommeil. Le père a ouvert la bâche jusqu'à la moitié, un peu plus au fond ils voient une boule de poils, « oh, s'écrie-t-il, une souris ! » Il y a en effet une nichée de sept ou huit souriceaux, tout roses, dont les yeux ne sont pas encore ouverts. Sin dit qu'ils sont si mignons, est-ce qu'il peut les adopter ? Il en prend deux dans la paume de sa main pour jouer avec eux, ils sont tout doux. La mère souris se sauve à toute vitesse pour se réfugier sur une poutre et observer la scène. Le père dit qu'on ne pas adopter de souris. Il regarde le cœur des souriceaux battre régulièrement, avec force, sous la peau rose. Tout de suite après, le père appelle le chat, *miaou miaou*, qui sort en hâte de la maison, la queue haut levée, il se met à grogner en apercevant les souriceaux, puis il les mâchonnent et les engloutit l'un après l'autre. Au moment de se faire dévorer, les souriceaux émettent un imperceptible couinement. Là-haut sur sa poutre, la mère va et vient comme une folle, en poussant des cris aigus. Sin insulte copieusement le chat, dont la gueule est toute ensanglantée. Le chien préféré de Sin, le Petit Noir, arrive en remuant la queue.

Dès qu'il le voit, le chat hérissé tous ses poils, arque son corps.

Le père balaie avec soin les feuilles et les branches mortes du nid entassées dans la pirogue, il dit que, cette fois, ils en auront peut-être vraiment besoin.

Ça c'était passé un jour, il y a plusieurs années de cela, la famille de Sin était arrivée depuis peu.

Afin de construire la maison, le père et quelques amis s'étaient aventurés loin dans les marais pour trouver du bois qui convienne à la taille des poutres et des piliers, il fallait aussi des feuilles de palmiers d'eau pour couvrir le toit. Or ils avaient découvert, par hasard, cette pirogue. Elle était à moitié enfoncée dans la boue, d'abord ils avaient cru qu'il s'agissait d'un arbre tombé, mais quand ils avaient passé la main dessus, ils s'étaient aperçus que la forme n'était pas celle d'un arbre, il semblait y avoir la trace d'un travail humain. La chose ne ressemblait pas à un tronc d'arbre, sa circonférence était particulière. Ils la nettochèrent un peu en l'aspergeant d'eau et regardèrent de plus près, en fait il y avait une espèce de gravure incurvée qui faisait comme des écailles. Ils passèrent à nouveau la main dessus jusqu'à l'extrémité et se rendirent compte qu'elle était profondément enfoncée dans la vase. Ils creusèrent dans la boue ; la chose était en pointe. À ce moment-là, le père pensa que si c'était un bateau, il fallait à tout prix qu'il le ramène, il s'agissait là d'un don rare.

À l'époque, Sin commençait tout juste à se tenir debout, la famille vivait provisoirement dans une cabane en chaume.

Mais à l'avant du bateau, il y avait un trou d'où un palmier grim pant hérissé de piquants avait poussé, en grandissant il avait élargi le trou et fait apparaître de nombreuses craquelures. Afin de couper ce palmier (pour éviter d'endommager un peu plus l'embarcation, le père maniait le couteau avec prudence), s'écorchant aux épines, il en chercha l'extrémité qui était coincée sous un arbre mort, après l'avoir dégagé, une sculpture de poisson apparut, avec des yeux gros comme le poing, exagérément exorbités. Il ouvrait grand la bouche en montrant les dents.

C'est au prix de grands efforts que ces hommes pourtant robustes réussirent à dégager le bateau de la vase et à le retourner, c'était en fait un sampan en parfait état. Une fois retourné, ils lavèrent la boue avec l'eau du marais, et virent apparaître, à l'intérieur et sur les côtés, des teintes noires piquées de rouge. En outre, le matériau était très dur, les parois avaient plusieurs pouces d'épaisseur et on ne voyait aucune trace d'assemblage. « C'est peut-être un bateau centenaire », dit l'un des amis. Une chance encore plus grande fit qu'ils trouvèrent non loin de là deux rames parmi les feuilles pleines d'épines des ananas sauvages, profondément enfoncées dans la boue, elles aussi étaient d'un noir intense, en les plongeant dans l'eau, ils virent qu'elles étaient faites d'un bois dur d'excellente qualité.

Le père aimait à souligner que, quand ils avaient retourné le bateau, il y avait eu un grand bruit, un gros poisson s'était faufile au-dehors, il crachait des gerbes d'eau, lui et ses amis avaient bondi de frayeur, croyant que c'était un serpent. Le poisson, battant l'eau *flac flac flac*, avait plongé dans les profondeurs. Sans doute, ce bateau renversé avait toujours été sa demeure, et il n'est pas dit que le poisson n'était pas en train de rêver quand ils l'avaient remis à l'endroit.

Après qu'ils eurent achevé de construire leur maison, le père s'escrima à combler le trou du bateau, il chercha de partout différents bois qui pourraient faire l'affaire, il les rabotait à la même épaisseur et essayait de les ajuster. Mais il y avait toujours du jeu. Plus tard l'un de ses amis lui envoya de Pandamaran un morceau de bois d'ébène très lourd, il chercha un atelier où le couper et, à sa surprise, le bois convenait. Il demanda conseil au menuisier et décida finalement d'utiliser des rivets pour l'enchâsser. Quand le temps était beau, après avoir minutieusement nettoyé la pirogue, le père lui passait et repassait des couches de laque, il n'oubliait aucune écaille lors de chaque passage. Il répétait sans cesse à Sin de ne pas venir jouer ici, parce que la pirogue était très lourde, elle l'aurait écrasé.

Le long du mur, il construisit un support exprès pour l'embarcation, il cloua de gros crochets aux poutres de devant, du milieu et de derrière et l'attacha bien serrée avec une corde de chanvre. À cette époque, Sin babillait sans cesse, et souvent il emmenait le chien courir partout avec lui.

La pluie a inondé toutes les routes, le père, malgré tout, a pris les rames, est monté à bord de la pirogue et s'est rendu en ville pour acheter du riz et des céréales. Une fois de retour, il dit en soupirant que la pluie est très forte, ça devient extrêmement dangereux, il faudrait que le Seigneur du Ciel cesse de faire pleuvoir.

Un autre jour ils se réveillent et découvrent que l'eau est montée jusqu'à côté du ramboutan. La remise à caoutchouc est aussi inondée, le sampan est attaché là. Fort heureusement, la maison est sise sur une petite hauteur, l'eau ne pourra pas les atteindre avant un moment. Mais en regardant aux alentours, il n'y a plus qu'une eau boueuse entre les arbres, toutes les plantations des environs sont sous les eaux. Tout à coup, les chiens se mettent à aboyer furieusement, une harde de sangliers, le mâle, la femelle et sept ou huit mignons marcassins qui se suivent à la queue-leu-leu apparaissent près du puits, les poils du dos hérissé le mâle fait face aux deux chiens, il se met en position pour charger, les deux chiens, nerveux, reculent de plusieurs pas.

Bravant la pluie, la laie retourne un plan entier de manioc, les maigres tiges sont éparpillées en tous sens, sur le terreau il y a des flaques d'une eau jaune repoussante. Les marcassins mangent en s'en donnant à cœur joie.

Et soudain, une étrange odeur, très forte ; pour la première fois Sin voit sur le visage de son père l'expression de la terreur. Les aboiements des chiens ont changé, ils sont devenus fous. Le sanglier a lui aussi tourné ses défenses dans une autre direction, les petits se réfugient sous le ventre de leur mère. Au tigre !

Le père se précipite pour fermer le portail et mettre une barre à la porte. Puis, de la pile d'outils entassés derrière la porte, il s'empare d'une longue lance en bois, d'environ deux mètres, dont la pointe, en forme de navette, est épaisse.

C'est bien un tigre. Le visage de la mère a pris la couleur de la cendre. Sin, son père, sa mère, chacun observe à travers les interstices des cloisons : c'est un tigre adulte à la robe couleur de feu et deux petits. La famille de sangliers, serrés les uns contre les autres, forment une grosse boule de poils.

« Et c'est une tigresse ! », dit la mère en claquant des dents.

Sous la pluie battante. La tigresse balance la queue puis lance un rugissement vers les sangliers ; elle fait quelques pas sur la gauche, quelques pas sur sa droite, comme si elle

examinait la situation. Le sanglier et sa laie, tête baissée, protégeant leur progéniture, sont tendus comme si à tout moment ils allaient exploser.

Peut-être pour s'abriter de la pluie, les petits tigres courent soudain en direction de la maison, pareils à deux boules de feu.

Ils ont à peu près la taille du chat de la maison.

« J'en veux un ! » s'écrit Sin tout joyeux.

On ne sait à quel moment, il bondit de derrière la porte, pour se diriger joyeusement vers les deux petits tigres.

(H comme hasard)

13 Octobre 2013



2. Sections 1 & 2 of the article “Sinophone Literary communism”

Sinophone communism

The first aspect of Sinophone communism, in Malaya and Cambodia, that must come under scrutiny are the conditions that have allowed overseas, and then local, Chinese communities to project an ethno-linguistic identification onto the revolutionary process in mainland China and its victory in 1949. In a sense, this distant identification was the continuation of a “long-distance nationalism”, as Benedict Anderson coined it, born at the end of the 19th century.ⁱ Despite differences in colonial conditions and migration patterns (and scale) between the Straits settlements and Cambodia, this mechanism of allegiance worked along the same lines: political representation by consulates, racial classification and organization by European colonial systems (the Kapitans in the Malay world, the *congrégation* system in French Indochina), print capitalism and development of schools. Central to the constitution of a distant national imaginary, through the spreading of the new vernacular language designed on mainland, newspapers and their literary supplements had appeared much earlier in the Straits settlements, before the beginning of the 20th century, than in Cambodia, where it really started from the 1950s, after the Independence.ⁱⁱ In the wake of these historical processes, Sinophone communism inherited from the material conditions and the means of expression of this long-distance nationalism, in other words it resorted to a language and a medium which implied an already imagined community, beyond borders, in an “empty and homogeneous time”.ⁱⁱⁱ This had the main effect of superimposing (or at least closely relating) the distant national community on the “communist” community, while the use of vernacular favored aesthetic forms which assigned literature a social function.

As research on the history of Sinophone Malaysian literature has amply shown it, realism from mainland’s leftist schools occupied an important place in the literary supplements of newspapers, as soon as the 1920s.^{iv} This double layered consciousness, made of national

identity and social concern, clearly appeared in the beginnings, when authors sought to awaken overseas Chinese to social problematics in China.^v It took a different form, through the years, as writers, displacing their gaze on the local conditions, tried to represent the lives of their (Chinese) overseas compatriots, resorting to the same realist principles. This Sinophone Malaysian realism, lamented Ng Kim Chew, clung to the same dogma which “represents the latent restrictions on the vernacular and its potential forms”^{vi} but also, should we add, on the potential community that was addressed through it. The same comments could be applied to Sinophone Cambodian literature where trends of realism can be detected, despite the scarcity of the material available.^{vii} Inheriting from mainland literary currents, it seems that in the 1950s, realist writings have dominated literary production, so much so that the *mot d’ordre* for Sinophone Cambodians writers was that “where there are workers, there are treasures of poetry.”^{viii} Based on a similar double consciousness, embodied in the declaration of an editor named Chen Xianfa (a Sino-Vietnamese who emigrated in Cambodia) for who literature reflected “social modern life” and was rooted in “a racial and cultural heritage”, a large quantity of novels published in the literary supplements of Sino-Cambodian newspapers were focused on social hardships of “Chinese sojourners”.^{ix}

In the meantime, one should also remember that, from 1937 at the moment of the Sino-Japanese war, the “literature of resistance” published in Singapore and the Malayan peninsula was understood as the prolongation of realist literature, with slogans such as “popularization of literature” or “massification of poetry”, and highly contributed to heightened the patriotic fervor to “save the motherland”^x (this involvement took a concrete form as anti-Japanese activities led by local communist factions, constituted mainly by Chinese, broke out when Japan occupied Malaya; it would have lasting consequences at the moment of the Independence). It is possible that a similar trend did also exist in Cambodia, or at least in Indochina, where a “literature of the frontline” is said to have been published in local Chinese

newspapers during the same years—without however any remaining archives to confirm this fact and comment it.^{xi}

In both countries, newspapers were further instrumental in fueling Sinophone communism through this process of associating long-distance nationalism and communism, as most of them endorsed full identification with post-1949 China. As Hara Fujio underlined it, from 1945 to 1957, Chinese-language newspapers in Malaya, including for instance the *Min Sheng Pao*, organ of the Malayan Communist Party (banned in 1948), referred to China as their “homeland” and “gave events in China equal, if not more, importance than local Malayan affairs. This fact will be immediate apparent to anyone who opens any such newspaper published at the time and peruses the headlines.”^{xii} The same observation could be made in Cambodia during the following decade, from 1956 to 1967, as four of the five major Chinese newspapers not only gave “homeland” events absolute priority but also adopted a pro-Pekin discourse, voicing indefectible support until the nation-wide ban of press.^{xiii} For example, from 1966 a newspaper like the *Mekong Yat Pao* stand as a hardcore supporter of the Cultural Revolution whose news occupied its headlines, pledging a persistent allegiance to China, while incidents involving red-guards spanned the country and while the Samlaut revolt broke out in 1967, announcing the beginning of the revolutionary process in Cambodia.^{xiv} This example, among others, underlines the growing contradictions Sinophone communism would meet with the arising of local communist insurrections in the context of postcolonial independences and fragile nation building.

Deep political fault-lines were inside Sinophone communism, along which long-distance nationalism attached to Communist China, local communist movements and local nationalism separated: as revolutionary processes developed, these contradictions, far from resolving on their own, to the contrary, were exacerbated. From here however, despite the

similar conditions we have observed, these elements—although the same in nature—configured differently in Cambodia and Malaya. In the latter, the Communist Party of Malaya's revolution, which definitely failed in 1973, ran into the ethno-nationalist contradiction: the MCP was composed essentially by Malaysian of Chinese descent (note that the effects of Sinophone communism could be observe even here, as the 1943 program of the MPC considered Chinese as one of the national language; it was only in 1955 that it recognized Malay as the national language^{xv}) as, later, the Communist Party of Sarawak (CPS). It also elicited strong civilian support through the Mass Organization (*Min Yuen*). This historical episode was thus read and remembered mostly as the ethnic opposition of a minority in the young postcolonial Malaysia. While in Cambodia, the radical Marxist-Maoist ideology of the Khmer Rouge took aback those of the Chinese-Cambodian who thought their position was secured by the close ties Mao's China had with the Communist Party of Kampuchea. Although several of its leaders were Sino-Khmer (Hu Nim, Duch)^{xvi}, although it claimed filial relation to Maoism, the revolution which succeeded in 1975 never claimed identification to China, nor did it resort to ethnic standards; it was led by a hardline class-reading of society. People were erased because of their class belonging; Sinophone communism—the Sinophone *tout court*—in Democratic Kampuchea thus came to an end, where speaking Chinese (whichever Chinese) would lead to death.^{xvii}

Such is the heritage left by Sinophone communism, made of insurmountable contradictions. It led either to eviction, in Malaya where Chinese language was denied national recognition, or to silence, in the utmost destruction carried out by Democratic Kampuchea. It is then no surprise that, if we look for Sinophone authors who have sought to address this historical episode, we should find them in exile: major contemporary Sinophone Malaysian authors are now in Taiwan (Li Yung-p'ing, Chang Kuei-hsing, Ng Kim Chew and

others), while Sinophone Cambodian authors, much fewer, having called very seldom attention, have been refugees mainly in France and Australia (like Huang Huiyuan^{xviii}). From here, we must wonder how the contradictions we have just seen, lingering under linguistic and aesthetic forms, and still implying a limited imagined community, have been managed? Didn't the region-scale phenomenon of Sinophone communism brought another sense to each local experience? And doesn't the Cambodian experience point to a determination of the "Sinophone" outside of language, or to a kind of impossibility?

Notebooks on revolutionary Southeast Asia: two perspectives

Trapped in another kind of ambivalence, Sinophone Malaysian authors have mainly grappled with two grand narratives of the episode, the "terrorist" and the "heroic", that of the Malaysian nation-state and that of ex-MCP members. Authors cited above have diversely tried to open a literary space that would give another account of "their" history. Among them, Ng Kim Chew, in his wide project starting with *Notebooks on the People's Republic of Nanyang*^{xix}, is the one who has the most thoroughly and consciously engaged in a kind of alternative history writing. In the pivotal short story, "Notebooks on the People's Republic of Malaya", through the story of Old Jin, a former guerrillero who, after having spent forty years in the jungle, comes back at his mother's and spends another fifteen years as a quasi-hermit, writing his notebooks in a hut built among rubber trees, Ng addresses the problems that sinophone communism has left in heritage. We may first observe that the "Sinophone" dimension is put into question through the reframing of the tensions between "Sinophone/Chinese"^{xx} in a post-communism perspective. In the same way that realism's recipes could not represent the local environment, they do not apply to the narration of communism memories in Malaysia. Thus, Ng holds on to his typical representation of the local multilingual setting and the "heterogeneity of the Sinophone", when for example he

has the mother of Old Jin exclaiming in a southern Sinitic-language: “my son is back!” (俺仔返來囉), or asking madly: “Son, why don’t you come back to see mama?” (阿弟啊，你做麼該唔返來俾阿媽睇吓). But by doing so, Ng not only aims at the authenticity of the linguistic environment, his choice of another representation of reality implicitly acknowledges the failure of the political project attached to the aesthetics of realism (to enlighten the masses, for example). This literary stance, adopting the reality of these local and average people, entails a particular perspective on the writing of history.

Alison Groppe has called “vernacular memory” this common trend among Sino-Malaysian authors to narrate memories of communism from the point of view of “ordinary people remembering individuals”, which she considers “a literary device most appropriate to handling the unofficial collective of Sinophone Malaysians.”^{xxi} In a sense, *Notebooks on the People’s Republic of Nanyang* reads this way, rehearsing the same gesture as in “Fish Relics” analyzed by Groppe. But in “Notebooks on the People’s Republic of Malaya”, Ng has tried to take a step further, he stages the rewriting itself by using a *mise en abîme*. It is the protagonist, Old Jin, who engages in the rewriting of a history whose accounts he is dissatisfied with: all kind of books are scattered on the floor of his hut, Tan Melaka’s *From Jail to Jail*, Chin Peng’s *My side of history* and other PCM’s members memoirs, Pakin’s *The Family*, etc. Spending his days among the trees, as the war traumatized do^{xxii}, Old Jin “fights his last fight”, trying to make sense of his past actions. One day, he is found dead in a hole up on a tree. He has left fifteen notebooks: one, whose title is a strange mix of Chinese and Greek signs, is illegible, four others form a “Plan for the People’s Republic of Malaya”, an imaginary rewriting of the historical episode accompanied by economics, political and social planning. The ten other notebooks are entitled “Chronic of the People’s Republic of Nanyang”: it begins with fragments of a semi-fantasy chronology –an “uchronia”– where the ex-guerrillero seems

to have tried to imagine what the Malayan revolution would have been in a world where the Cold war would have turned another way, especially in the region of Southeast Asia where a Nanyang People's Republic would have seen the light:

17 August [1945]. Tan Malaka ratifies the declaration of independence and proclaims the establishment of the People's Republic of Indonesia (...) On 5 September [1945] Lau Cha, leader of the Anti-Japanese army, reads the "Declaration of Independence" in Chinese, Malay, Hindi and English at Raffles place in Singapore and proclaims the independence of the Democratic Republic of Malaya. The first two countries that recognize the Democratic Republic of Malaya are Indonesia and the Democratic Republic of Vietnam which issued its declaration of independence three days before.

29 September, the Republic of Kalimantan declares its independence (...)

9 September 1948, establishment of the Democratic People's Republic of Korea.

December 1948, Britain and Holland abandon their administrative power over Indonesia. The same year, they abandon their administrative power over Malaya and Borneo.

May 1949, leaders of Indonesia, Malaya and Kalimantan engage in negotiations to unify as the People's Republic of Nanyang, under the first presidency of Lau Cha. In October of the same year, the Chinese People's Republic is established, the Kuomintang flees to Taiwan.

May 1950, the communist Army crosses the straits, in a tunnel under the mountain Chang Kai-shek and his son, as well as tens of high officials are seized alive, that are sent to Peking. Taiwan is freed, China unified.

Another fragment:

December: a hundred of British paratroopers land in Johor, they are all wiped out.

4 July 1946: establishment of the Republic of the Philippines

1950: The army of the Popular Republic of Korea crosses the 38th parallel and invades Korea

A last fragment:

June 1950: the United-States seventh fleet enters the straits of Taiwan attempting to rescue South Korea, it clashes with encamped communist troops of Taiwan, and retreats in the Philippines. The people's army of North Korea takes over Seoul and unifies the Korean peninsula.

January 1960: the president of the People's Republic of Nanyang Wu Guangming, and others, goes to Peking to discuss the liberation of the Philippines, Thailand, Burma, Cambodia and Laos with Mao Zedong, President of the People's Republic of China.

In March, Soviet aircraft carriers enter the Sea of Japan and confront the Japan-US coalition, the United Nations led by the Americans and British condemn Soviet Union and China for exporting revolution, the third world-war is about to break out.

ⁱ Benedict Anderson, *The Spectre of Comparisons* (London: Verso, 1998), 58-76.

ⁱⁱ Generally, Chinese newspapers appeared late in French Indochina, because of the tight control carried out by colonial authorities. Their publication was particularly delayed in Cambodia and Laos because press centers

were mainly in Vietnam. See for example Peng Weibu, *Dongnanya huawen baozhi yanjiu* [Research on Chinese Newspapers in Southeast Asia] (Pekin : Shehui kexue, 2005).

ⁱⁱⁱ Benedict Anderson, *Imagined Communities* (London: Verso, 1983).

^{iv} Fan Xiu has written extensively on the subject. See for example his *Mahua xinwenxue jianshi* [A Short History of Sinophone Malaysian New Literature] (Singapore: Wanli shuju, 1974).

^v Miao Xiu, *Mahua wenxueshi hua* [On the History of Sinophone Malaysian Literature] (Singapore: Xinjiapo qingnian shuju, 1969), 1-2.

^{vi} Ng Kim Chew, “Sinophone/Chinese, ‘The South Where Language is Lost’ and reinvented” in *Sinophone Studies: a Critical Reader*, 76.

^{vii} Among the few research in Chinese language, see Chen Xianmao, *Haiwai huawen wenxue shi* vol. 3 [History of Overseas Chinese Literature] (Xiamen: Lujiang editions, 1999), 386-396. See also my “Research in the Beginning of Cambodian Sinophone Literature: the Mekong Yat Pao and its Literary Supplement at the National Archives of Cambodia”, *Journal of Chinese Overseas*, Vol. 16 no.1 (2020).

^{viii} Cited in Chen, *Haiwai huawen wenxue shi*, 386.

^{ix} *Ibid.*, 386-389.

^x Fang *Mahua xinwenxue jianshi*, 148-150.

^{xi} Tu Wenhui, “Lun Jianpuzhai, Laowo huawen wenxue” [On Cambodian and Laotian Sinophone Literature], *Huawen wenxue*, no. 105 (2011): 90.

^{xii} Hara Fujio, *Malayan Chinese and China* (Singapore: Singapore University Press, 2003), 43.

^{xiii} Zhang Yu, “Mianhua ribao de shimo” [History of the Mienhoa newspaper], *Yinzi yanjiu*, no. 3 (1984): 44.

^{xiv} Ben Kiernan, *How Pol Pot Came to Power* (London: Verso, 1985).

^{xv} Hara Fujio, “Chinese Overseas and Communist movements in Southeast Asia”, eds Tan Chee-Beng, *Routledge handbook of Chinese Diaspora* (New-York: Routledge, 2013) 327-328.

^{xvi} W.E Willmott, “The Chinese in Kampuchea”, *Journal of Southeast Asian Studies*, Vol. 12 no.1, (1981): 41.

^{xvii} See the testimony in Stuart-Fox Martin, *The Murderous Revolution* (NWS: APCOL, 1985), 128-129.

^{xviii} As Sino-Malaysian authors exiled to Taiwan, Huang Huiyuan went through a similar double exile from China to Cambodia, and then to Australia.

^{xix} Ng Kim Chew, *Nanyang renmin gongheguo beiwanglu* [Notebooks on the People’s Republic of Nanyang] (Taipei: Linking books, 2013). It has been followed by two other short-stories collections revolving around the same thematic of the Communist Party of Malaysian, *You jian Fuyu* (As if seeing Fuyu) and *Yu* (Fish).

^{xx} Ng, “Sinophone/Chinese”, 75-77.

^{xxi} Alison Groppe, *Sinophone Malaysian Literature* (Amherst: Cambria press, 2013), 277.

^{xxii} Obviously, Ng addresses here a thematic common to Sino-Malaysian authors, which is the relation to nature. In this story, the rubber trees refer to the plantation in the same time that it is a memory of the struggles in the jungle. It is his way of historicizing this relation: For a detailed analysis of this relation in Chang Kuei-hsing’s *Monkey Cup*, see Brian Bernards, “Plantation and Rainforest”, *Sinophone Studies: a Critical Reader*, 337-350.